

LE DEVOIR

Écrivains québécois - dossiers (L'Île) - Le Devoir
Samedi, 22 février 1975

Un travail sur sa propre langue

Naïm Kattan

Un travail sur sa propre langue

NAÏM KATTAN

Pour l'écrivain, la traduction est un défi et un apprentissage de sa propre langue. Rendre un texte écrit dans une langue étrangère, (dans la langue maternelle d'un écrivain) permet de découvrir non seulement les difficultés et les complexités du texte original, mais surtout et davantage les subtilités, les ombres et les clartés de la langue que l'on pratique. Ce n'est là qu'une dimension de la traduction car il existe plusieurs niveaux de traduction, comme il existe plusieurs niveaux de langage.

Je ne peux que passer rapidement sur la traduction simultanée bien qu'elle devienne de plus en plus de pratique courante, surtout dans un pays comme le Canada. Je suis toujours essoufflé devant la rapidité avec laquelle ce genre de traducteur saisit les paroles dans une langue et réussit à les transmettre dans une seconde langue, le plus souvent la sienne. Il est impossible à ce traducteur de saisir les subtilités d'une phrase ou les sinuosités d'une pensée. Il est engagé dans une course: ce que l'on va retenir le plus chez lui, c'est l'agilité d'un mécanisme, la gymnastique de l'esprit. Ce va-et-vient, ce déplacement rapide d'un monde à l'autre nous permet de mettre le doigt sur le mécanisme de la traduction: il s'agit de prime abord d'un déplacement, de la transmission d'une

information. Si celle-ci revêt essentiellement un caractère technique, scientifique, si elle appartient à une spécialité hautement définie; il s'agit pour le traducteur, prioritairement, de connaître la technique, la science ou la spécialité, et en second lieu de posséder une connaissance adéquate de sa langue ainsi que de celle à partir de laquelle il traduit le texte donné.

Traduire une posologie nécessite d'abord une connaissance honnête de la pharmacologie et ensuite des deux langues, à moins de traduire des textes dont on ignore le sens dans l'une comme dans l'autre langue - ce qui se fait, il faut le dire, très couramment quand il s'agit de textes techniques. Dans de tels textes les contresens sont impardonnables car ils n'ouvrent pas la porte à plus d'une interprétation. Le texte est alors traduit correctement ou entièrement faussé. Aussi peut-on dire que les meilleurs traducteurs des livres économiques sont des économistes, des livres philosophiques des philosophes, des ouvrages sociologiques des sociologues.

Mais il est évident que des philosophes, des économistes et des sociologues préfèrent s'adonner à leurs propres travaux de recherche plutôt que de consacrer leur énergie à la traduction! Comme la traduction dans ces domaines, en particulier dans tous les domaines scientifiques et

techniques, devient de plus en plus importante, il est souhaitable que des traducteurs se spécialisent dans des domaines particuliers. D'ailleurs, c'est un phénomène que l'on peut constater et qui est appelé à se répandre.

Toute autre est la traduction des textes littéraires. Il est question là, non pas de la transmission d'une connaissance ou d'une information, mais d'un esprit, d'une civilisation, d'un univers. Le traducteur appartient à un esprit, une civilisation, un univers. Il cherche à apprivoiser un esprit et un univers et une civilisation différents, parfois aux antipodes des siens, pour les rendre compréhensibles à ceux à qui il destine la traduction. La tentation est grande alors d'enlever au texte traduit son étrangeté, ses singularités, d'atténuer ce qu'il présente de choquant, voire de blessant, raison même de sa singularité. Ainsi le domestique-t-on, le rend-on recevable, sans heurter les oreilles habituées à leurs propres sons ni les esprits qui considèrent leurs traditions et leurs habitudes comme des vérités.

Le traducteur remplit alors le rôle de serviteur de sa propre communauté, en lui offrant un texte qu'elle peut comprendre et surtout qu'elle pourrait accepter. Il n'a même pas l'impression de trahir le texte original puisque, appartenant lui-même à sa communauté, il considère normal d'éliminer le choquant, le blessant,

omettant des excès inutiles d'un esprit qui n'a pas encore vu la lumière, qui n'a pas accédé à la civilisation, en l'occurrence la sienne propre.

J'examinais récemment certaines traductions de l'Ancien Testament et du Coran en anglais et en français. Le texte biblique s'inscrit dans un espace et dans un temps. L'hébreu dans lequel il était écrit est resté pendant des siècles une langue que l'on ne parlait point mais qui servait à la prière: elle est devenue une langue interpoirelle. Comme ce texte était considéré une composante du christianisme, des traductions qu'on en a faites ne devaient pas contredire ou heurter le christianisme, d'où le besoin d'interpréter certains mots, certains passages, de les modifier légèrement au besoin et même, sans, s'en apercevoir, d'en changer le sens (et non pas uniquement l'esprit) pour les inscrire dans une démarche différente, celle d'un Occident imperméable, en raison de son histoire et de sa géographie, à certaines dimensions de l'univers sémitique.

Il existe même des traductions différentes selon les dénominations religieuses: une traduction catholique, une traduction protestante. Toutes sont fidèles à leur manière, c'est-à-dire fidèles d'abord à ceux auxquels les textes sont destinés. Il suffirait de citer un cas qui constitue un élément essentiel: le nom qu'on donne à Dieu. On y va de l'interprétation à l'adaptation jusqu'au contresens. Il a suffi que la langue hébraïque redevienne une langue de parler quotidien, que l'on fasse de nouvelles recherches bibliques, et, ce qui est primordial, que les chrétiens acceptent la pluralité du monde et la diversité des démarches religieuses,

pour que l'on ressente le besoin de revenir aux sources, et que les traductions de la Bible reprennent l'une des dernières en français. celle d'André Chouraqui, se situe aux antipodes de celles qui l'ont précédée Chouraqui, Juif d'origine orientale, affirme son appartenance et sa loyauté à la communauté dont le texte biblique est issu. Il restitue en français les particularités du texte sans tenir compte des exigences et des habitudes de logique et de cohérence de cette langue. Sa traduction la malmène et de ce fait la transgresse, la renouvelle Elle offre au lecteur intéressé un texte non adapté à la langue et à l'esprit français Pour certains le texte paraît étrange, pour d'autres singulier, intemporel. Incandescent .

Le cas du Coran est différent. Ce texte appartenait à une religion qui n'a fait son entrée en Occident qu'en tant qu'expression de la foi d'un conquérant qu'on a fini par repousser Il peut - sembler bizarre que malgré leur présence séculaire en Espagne, en Bulgarie en Grèce et dans de nombreux autres pays européens, les Musulmans, arabes ou ottomans, n'aient donné de leur religion que l'image d'une foi, d'un lien, d'une cohérence qui ont servi à la dévastation et à la conquête. Le christianisme, dans toutes ses formes, catholiques, protestantes et orthodoxes, a tout fait pour arrêter et libérer l'Occident de ce joug Il existe plusieurs traductions du Coran, mais rares sont celles qui ont atteint des lecteurs en dehors du cercle des spécialistes. Parmi les autres, ceux qui s'aventurent trouvent le texte banal et ne parviennent à comprendre l'influence qui exerce sur des centaines de millions de fidèles.

Inutile d'ajouter que la culture arabe, dans son ensemble, n'a pas fait son entrée dans la conscience occidentale, malgré la présence des Arabes, sauf par des phénomènes et des manifestations plus ou moins superficiels

Deux textes ont eu une grande popularité, pour des motifs qui ne font que confirmer la distance qui sépare les deux univers, distance qui ne fut pas franchie: il s'agit du Rudaiyat D'Omar, Khaysam, et du Prophète de Khalil Gibran. Parmi tous les poètes du Proche-Orient, qu'ils soient de langue arabe ou persane, Omar Krrayam est le plus connu dans le monde occidental Cette réputation résulte d'un malentendu Un poète britannique mineur, Fitzgerald, s'est appuyé sur l'oeuvre de Khayyam pour présenter aux lecteurs britanniques une poésie anglaise accessible, fortement parfumée à l'orientale. Il ne s'agissait pas à proprement parler de traduction, mais d'une adaptation libre. Le nom de Khayyani authentifiait l'exotisme. C'est un procédé comme un autre. Il a eu l'avantage de réussir. Le malentendu persiste et les spécialistes de la poésie persane ont du mal à restituer à Omar Khayyam sa véritable identité.

Le cas de Gibran est plus complexe. Chrétien de langue arabe, ce poète a quitté son Liban natal pour s'installer à Boston Ses premiers écrits étaient rédigés dans sa langue natale, en arabe. Sa religion et surtout sa connaissance de l'Occident lui donnaient une liberté qui, alliée à son talent et à sa puissance poétique, faisait souffler un vent nouveau dans la poésie arabe. Pour la deuxième partie de son oeuvre, il a adopté l'anglais. Mais pour tous les collégiens d'Amérique qui lisent le *Prophètes*, Gibran est le poète

mystique venu de loin. Ainsi cet homme charnière est-il, pour les Occidentaux, l'Oriental, et pour les Orientaux, un Occidental. Les circonstances de sa vie lui ont permis de connaître les deux univers sans aller jusqu'à en faire la synthèse, il a pu y vivre simultanément.

Dès qu'il s'agit d'un univers spirituel, d'une civilisation, la traduction ne peut que les rendre accessibles à un autre univers et à une autre civilisation. La traduction ne fait que débloquent la porte qui peut rester fermée, faute de candidats qui désirent passer le seuil.

Tant que la langue n'est qu'un véhicule d'information, la traduction ne pose qu'un problème, celui d'être entreprise par un bon traducteur. Mais dès qu'il s'agit de transposer un monde, de transplanter une civilisation, de donner accès à un univers, la traduction n'est alors qu'une étape et une composante d'une oeuvre de transposition qui dépasse la langue. L'exemple le plus évident est la poésie. Toute traduction n'est alors qu'une oeuvre nouvelle que l'on doit généralement à un poète de la langue de traduction. Autrement on n'obtient qu'un squelette décharné.

Dans les pays où deux langues vivent en plus ou moins bon voisinage, la traduction est paradoxalement à la fois une nécessité et un risque quotidien. Nécessité, car chaque

groupe doit avoir accès à toute l'information sur les domaines politique, scientifique, social et culturel, dans sa propre langue. Le voisinage suscite par ailleurs un risque de promiscuité. C'est qu'en dehors de l'information, une langue est le produit, l'expression et le principal vecteur d'un univers, d'une civilisation. Si cette langue n'est pas assurée de ses limites et de ses frontières, elle risque de rater la définition de l'univers qu'elle doit exprimer. L'imprécision de la langue devient alors une imprécision de pensée. La rencontre entre civilisations ne s'effectue pas par le flou et l'imprécis, mais par une haute définition qui permet une liberté, une ouverture à l'échange.

L'apprentissage de la langue seconde est un moyen efficace de préserver sa propre langue. Cela permet de se prémunir contre les emprunts discrets quasi-imperceptibles. Les Canadiens ont transformé deux civilisations qui leur sont venues de la France et la Grande-Bretagne. Vivent-ils encore dans le même sillage? Prolongent-ils les traditions? La civilisation technologique d'Amérique du Nord bouleverse les données de ces questions. De plus, les malaises politiques s'inscrivent dans le rapport des langues et l'on vit à l'intérieur de chacune des deux langues ces malaises.

La traduction ne résout pas les problèmes politiques. Quels que soient les choix et les options des Canadiens dans ce domaine, il importe que chaque citoyen puisse avoir accès, dans sa propre langue, à toutes les informations nécessaires à sa vie dans sa communauté. La traduction peut faire plus: elle ouvre la porte d'une civilisation à l'autre. Si la traduction n'est pas faite dans l'esprit de susciter un syncrétisme mais d'offrir dans son autonomie et son intégrité chaque culture à l'autre, elle peut ainsi établir un véritable échange. Porteur d'une culture et ayant accès à une autre, chaque Canadien peut en puissance devenir un traducteur. Il y aura parmi les traducteurs des techniciens, des talentueux et des artistes. Ils pourront s'adonner, chacun, à un niveau de traduction. Il est possible d'espérer alors que le nombre d'artistes parmi les traducteurs s'accroîtra avec le temps et qu'il y aura de plus en plus de transmetteurs de cultures et de civilisations. On découvrira peut-être alors que l'art de la traduction est aussi l'art de vivre dans un monde de diversité et d'échange.

Chroniqueur aux lettres étrangères du DEVOIR, Naïm Kattan est directeur du service des lettres au Conseil des Arts. De langue maternelle arabe, notre collaborateur a traduit le texte ci-dessus... de l'anglais.

© 1975 Écrivains québécois - dossiers (L'Île) ; CEDROM-SNI inc.

PUBLI-C news-19750222-ZZ-OLE0266_004UNEQTL - Date d'émission : 2009-09-01

Ce certificat est émis à University-of-Ottawa2 à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)